

Momoko FUKUDA

LES FEMMES TUTÉLAIRES  
DANS  
*À LA RECHERCHE  
DU TEMPS PERDU*

Approche intertextuelle  
de la figure de la servante



PARIS  
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR  
2022

[www.honorechampion.com](http://www.honorechampion.com)

## INTRODUCTION

En 1900 paraît *Le Journal d'une femme de chambre* d'Octave Mirbeau, roman à la première personne dans lequel l'héroïne définit un domestique comme « un monstrueux hybride humain<sup>1</sup> », qui ne peut plus appartenir au peuple, ni faire partie de la bourgeoisie. La même année, Louise Chasteau, rédactrice de la *Revue pour les jeunes filles*, lance une enquête : « On se plaint très généralement de l'extrême difficulté qu'on éprouve aujourd'hui à se faire servir. Beaucoup de personnes pensent même que, dans un avenir prochain, la "question des domestiques" se posera sous une forme aiguë et deviendra très difficile à résoudre<sup>2</sup>. » À la même époque, des enquêtes analogues sont effectuées dans diverses revues comme l'*Union pour l'action morale* en 1899 ou *L'Éclair* en 1904<sup>3</sup>.

Anne Martin-Fugier, dans son étude sur la domesticité féminine autour de 1900, résume le statut contradictoire de la servante à l'époque : « Elle est la personne qui vit avec les maîtres dans la plus grande proximité et elle a le tort d'être présente en chair et en os : elle encombre. On a besoin d'elle cependant. [...] De symbole désincarné du dévouement, la domestique peut se retrouver symbole incarné de la perversion<sup>4</sup>. »

Proust a vécu à l'époque où le dévouement inconditionnel des domestiques devient plus rare et où leur travail relève moins d'un don de soi que d'un échange rémunéré. Il n'est pas surprenant que l'œuvre de Proust, non seulement pénétrée d'une psychologie lucide, mais aussi « beaucoup plus sociologique qu'on ne le dit<sup>5</sup> », s'attaque à ce rapport souvent complexe entre maître et domestique, et fournisse, en tant que témoignage sur l'époque, des exemples à l'historienne<sup>6</sup> mentionnée ci-dessus. Dans *Le Côté de*

---

<sup>1</sup> Octave Mirbeau, *Le Journal d'une femme de chambre*, édition de Noël Arnaud, Gallimard, coll. « Folio », 1984, p. 203.

<sup>2</sup> Louise Chasteau, « Nos domestiques », *Revue pour les jeunes filles*, avril 1900, cité par Geneviève Fraisse, *Service ou servitude. Essai sur les femmes toutes mains*, Le Bord de l'eau, 2009 [1979], p. 28.

<sup>3</sup> Voir Anne Martin-Fugier, *La Place des bonnes. La domesticité féminine à Paris en 1900*, Perrin, 2004 [Grasset, 1979], p. 37-38.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>5</sup> Roland Barthes, « Une idée de recherche », *Essais critiques IV. Le Bruissement de la langue*, Éditions du Seuil, 1986, p. 310.

<sup>6</sup> Voir Anne Martin-Fugier, *op. cit.*, p. 199-212 ; p. 222-225.

*Guermantes*, le narrateur impute au statut inférieur de la domesticité l'altération du caractère de Françoise en expliquant ainsi que « [c]ertaines existences sont si anormales qu'elles doivent engendrer fatalement certaines tares ». Il ajoute : « celle des domestiques est sans doute d'une étrangeté plus monstrueuse encore et que seule l'habitude nous voile<sup>7</sup> ».

Parmi les études sociologiques portant sur Proust, certaines se sont intéressées aux domestiques. Livio Belloï, dans *La Scène proustienne*, travail qui s'inspire de *La Mise en scène de la vie quotidienne* du sociologue américain Erving Goffman, consacre un chapitre aux domestiques, mais la figure de Françoise, la domestique la plus importante qui est aussi l'un des personnages principaux de l'œuvre, en est curieusement absente<sup>8</sup>. Plus récemment, Edward Hughes qui, dans *Proust, Class, and Nation*, examine le contexte socio-politique d'À la recherche du temps perdu, a offert dans un chapitre intitulé "Masters, Laws, and Servants" un bilan plus complet des mentions de domestiques, notamment Françoise, mais en se contentant de relever dans une perspective de réflexion sociologique les phénomènes décrits par Proust<sup>9</sup>. Cette approche, comme le signale Jean-Yves Tadié, se sert de l'œuvre de Proust pour décrire un moment de l'histoire sociale française plutôt que pour approfondir la compréhension de l'œuvre<sup>10</sup>.

Tout en étant pleinement conscient du côté « anormal » de la domesticité, Proust en a été totalement dépendant toute sa vie. Céleste Albaret, qui vécut chez lui de 1914 à 1922, rapporte ce que l'écrivain lui dit avant qu'elle n'entrât à son service : « Je me suffirais moi-même en faisant mes petites affaires moi-même, mais d'avoir quelqu'un là pour me faire mon café est énorme pour moi, et surtout avoir quelqu'un<sup>11</sup>. » Proust, qui ne cesse de présenter la solitude du créateur comme une condition nécessaire pour descendre au fond de soi ressent, d'un autre côté, le besoin de la présence d'autrui.

Le témoignage de Céleste Albaret permet de découvrir une grande complicité entre Proust et cette « charmante et parfaite femme de chambre qui depuis quelques mois est à la fois valet de chambre, garde-malade<sup>12</sup> ».

<sup>7</sup> RTP, t. II, p. 364.

<sup>8</sup> Livio Belloï, *La Scène proustienne*, Nathan, 1993, p. 65-75 (chapitre IV, « La mise en scène de la domesticité »).

<sup>9</sup> Edward Hughes, *Proust, Class, and Nation*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 200-222 (chapitre 6, "Masters, Laws, and Servants").

<sup>10</sup> Jean-Yves Tadié, *Proust, le dossier*, Pocket, coll. « Pocket Agora », 1998, p. 261.

<sup>11</sup> Rosette Lamont et Céleste Albaret, « Interview avec Céleste Albaret », *The French Review*, vol. 44, n° 1, octobre 1970, p. 17.

<sup>12</sup> *Corr.*, t. XIV, p. 105 [à Madame de Caillavet, le mardi 20 avril 1915].

Si le respect et l'attachement que Céleste Albaret a témoignés à son « tyran<sup>13</sup> » sont incontestables, il faut aussi prendre en compte la révolte de cette servante, dont témoignent par exemple les mentions d'elle dans les cahiers de brouillon<sup>14</sup>, ou une lettre de l'écrivain récemment présentée par Pyra Wise, qui porte un éclairage significatif sur les rapports de Proust avec Céleste Albaret et sa sœur Marie Gineste, en soulignant « les relations difficiles entre le maître et ses serviteurs, quand la dépendance renverse parfois ses rôles<sup>15</sup> ». Francine Goujon affirme que l'agacement du héros à l'égard de Françoise et le caractère irritant prêté à sa fille ont leur origine dans le conflit avec Céleste Albaret et sa sœur<sup>16</sup>. Marie Miguet-Ollagnier analyse la scène où ces deux personnages « réels » apparaissent dans *Sodome et Gomorrhe*, et développe une réflexion sur la part de l'autoportrait dans le roman<sup>17</sup>.

Articulant la vie et la fiction, les servantes ont joué un rôle très important dans la création de Proust. Non seulement elles prirent en charge la vie matérielle de l'écrivain, mais elles l'ont aussi inspiré de plusieurs manières. Leur langage populaire par exemple le fascinait par son aspect poétique. Dans le « bœuf mode » de sa cuisinière Céline Cottin, il vit le modèle de l'œuvre à réaliser<sup>18</sup>. Si Proust était fasciné par l'aristocratie<sup>19</sup>, la vie « humble<sup>20</sup> » (adjectif qu'il a privilégié) joua un rôle non moins important dans son quotidien et dans son œuvre, au-delà d'un cadre purement sociologique, d'où

<sup>13</sup> « Ah, Monsieur, lui disais-je, si tous les tyrans étaient comme vous, le monde serait un paradis délicieux ! » (Céleste Albaret, *Monsieur Proust*, souvenirs recueillis par Georges Belmont, Robert Laffont, 1973, p. 266).

<sup>14</sup> Antoine Compagnon, *Proust entre deux siècles*, Seuil, 1989, p. 127-132.

<sup>15</sup> Pyra Wise, « Lettres et dédicaces inédites de Proust et de quelques correspondants », *BIP*, n° 40, 2010, p. 15.

<sup>16</sup> Francine Goujon, « Édition critique de textes de Marcel Proust : Cahier 61 », thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Université de Paris IV-Sorbonne, 1996, 2 vol, t. I, p. 140.

<sup>17</sup> Marie Miguet-Ollagnier, *Gisements profonds d'un sol mental : Proust*, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2003, p. 165-176 (chapitre 4, « Vers un "acte plein de risques" : dire le moi »).

<sup>18</sup> « Je voudrais bien réussir aussi bien que vous ce que je vais faire cette nuit, que mon style soit aussi brillant, aussi clair, aussi solide que votre gelée – que mes idées soient aussi savoureuses que vos carottes et aussi nourrissantes et fraîches que votre viande. En attendant d'avoir terminé mon œuvre, je vous félicite de la vôtre. » (*Corr.*, t. IX, p. 139, à Céline Cottin [12 juillet 1909]).

<sup>19</sup> Sur ce point, voir notamment Émilien Carassus, *Le Snobisme et les lettres françaises de Paul Bourget à Marcel Proust*, Armand Colin, 1966.

<sup>20</sup> Selon l'étude statistique d'Étienne Brunet, on compte dans la *Recherche* 37 occurrences du mot « humble » et 21 au pluriel. Voir Étienne Brunet, *Le Vocabulaire de Proust*, Genève-Paris, Slatkine-Champion, 1983, 3 vol., t. II, p. 724.

notre interrogation sur le regard esthétique et éthique sous-jacent à cette thématique.

La complexité du personnage de Françoise et la richesse des propos sur les domestiques dans *À la recherche du temps perdu* semblent avoir souvent conduit les chercheurs à limiter leur étude au strict *corpus* proustien, comme c'est le cas dans le domaine de la recherche littéraire d'orientation sociologique. Plutôt que de se borner à ce type d'analyse interne, il importe d'examiner aussi l'aspect intertextuel du thème. Car Proust ne s'est pas seulement inspiré de ses propres servantes ; il s'est aussi intéressé à celles qui ont vécu auprès des auteurs qu'il admirait. Attentif aux écrits évoquant des personnages de domestiques, il éprouvait une vraie joie à découvrir un grand auteur en compagnie d'une servante, dans la vie ou dans la fiction. C'était le cas d'écrivains tels qu'Anatole France, John Ruskin et Gustave Flaubert. De même Bergotte, écrivain fictif de la *Recherche*, touche le héros par ses plaisanteries affectueuses sur sa vieille domestique<sup>21</sup>. Si Proust s'enchantait de lire des récits sur l'heureuse entente d'un maître et de sa servante, l'expérience bouleversante d'Edmond et Jules de Goncourt, frappés par le terrible secret de Rose, qui leur était si dévouée, ne l'inspira pas moins. C'est pourquoi il attribua à Françoise un caractère insaisissable, lequel allait troubler profondément le héros<sup>22</sup>.

Inutile de rappeler aussi que le domestique de sexe féminin est étroitement lié à l'image de la mère. Non seulement dans le sens où la servante joue souvent le rôle d'un substitut maternel, mais aussi parce que, réciproquement, Proust voit dans l'amour de la mère l'abnégation de la servante. Ce lien est explicite dans l'assimilation progressive de la grand-mère d'*À la recherche du temps perdu* à une servante, lorsqu'elle manifeste une grande joie à se fatiguer pour son petit-fils<sup>23</sup>. La mère de l'écrivain partageait cet idéal de dévouement. Ainsi, dans l'une des lettres adressées à son fils, Jeanne Proust écrit en 1890 : « Dans un Balzac à ton oncle G, cette phrase : "Elle devint femme de ménage, comme elle était devenue poète par un élan vers les sommets." Comment le [*sic*] trouves-tu ?<sup>24</sup> » Il s'agit de l'héroïne de *La Muse du département* de Balzac, Dinah, qui s'occupe de tâches ménagères et travaille comme écrivain sous le nom de son amant sans talent pour qui elle a quitté son mari et dont elle attend un enfant. Même si l'on ignore l'opinion de Proust sur ce roman qu'il ne lira qu'en 1897<sup>25</sup>, on sait combien

<sup>21</sup> RTP, t. I, p. 95.

<sup>22</sup> RTP, t. II, p. 366.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 28-31.

<sup>24</sup> *Corr.*, t. I, p. 141, Madame Proust à Marcel [8 juin ? 1890].

<sup>25</sup> *Corr.*, t. II, p. 211, à Lucien Daudet [le 23 ou le 24 août 1897].

il était sensible, à l'instar de sa mère, à l'idée de sacrifice et de dévouement. Jeanne Proust n'était pas moins dévouée que l'héroïne de Balzac : après sa mort, Proust restera particulièrement sensible à ce sujet. Céleste Albaret rappelle que « tout ce qui touchait au drame des mères lui rappelait la sienne et le bouleversait<sup>26</sup> ». Cette hypersensibilité l'affectait sans doute dans le domaine littéraire comme dans la vie réelle.

La servante correspond ainsi chez lui à la fois à un idéal maternel et à un modèle livresque. Étudier une telle figure à travers les diverses sources littéraires qui ont retenu son attention ou l'ont inspiré est une entreprise assez tentante, car c'est souvent par rapport à d'autres œuvres que s'apprécie le mieux l'originalité de Proust ; tentante aussi au sens où il est intéressant de voir comment il s'est approprié et a élaboré les créations d'autres écrivains. Par qui et comment a-t-il été inspiré ? Quelle est sa part d'originalité ?

À la recherche du temps perdu, qualifié de « palimpseste<sup>27</sup> » par Gérard Genette ou de « mémoire de la littérature<sup>28</sup> » par Antoine Compagnon, comporte assurément une richesse intertextuelle immense, ne serait-ce que pour le seul personnage de Françoise, ou encore dans le motif de l'amour maternel s'abaissant à la façon d'une « servante ». Des chercheurs tels qu'Annick Bouillaguet, Valérie Dupuy, Mireille Naturel et Matthieu Vernet viennent confirmer cette impression en examinant toute une intertextualité qui, entre Proust et des auteurs comme Flaubert, Edmond et Jules de Goncourt, Anatole France ou Baudelaire, tourne autour de la figure de la servante. Mireille Naturel cherche les sources littéraires de Proust chez Flaubert en soulignant quelques ressemblances frappantes entre Félicité et Françoise<sup>29</sup>. Le travail de Valérie Dupuy montre l'intérêt commun de Proust et d'Anatole France pour le langage paysan, langage attribué chez ces deux écrivains au personnage de la servante<sup>30</sup>. Le travail d'Annick Bouillaguet met en lumière l'influence de *Germinie Lacerteux* sur Proust<sup>31</sup>. Enfin, la

<sup>26</sup> Céleste Albaret, *op. cit.*, p. 133.

<sup>27</sup> Voir Gérard Genette, « Proust palimpseste », *Figure I*, Seuil, 1966.

<sup>28</sup> Voir Antoine Compagnon, « Proust, mémoire de la littérature », dans *Proust, la mémoire et la littérature. Séminaire 2006-2007 au Collège de France*, sous la direction d'Antoine Compagnon, textes réunis par Jean-Baptiste Amadiou, Odile Jacob, 2009, p. 9-45 ; Annick Bouillaguet, « Le pastiche ou la mémoire des styles », *Ibid.*, p. 115-133.

<sup>29</sup> Mireille Naturel, *Proust et Flaubert. Un secret d'écriture*, édition nouvelle et augmentée, Amsterdam : New York, Rodopi, 2007 [1999].

<sup>30</sup> Valérie Dupuy, *Proust et Anatole France*, Champion, coll. « Recherches proustiennes », 2018.

<sup>31</sup> Annick Bouillaguet, *Proust et les Goncourt. Le Pastiche du Journal dans Le Temps retrouvé*, Minard, coll. « Lettres Modernes », 1996 ; « Proust et les Goncourt : la phase cachée d'une réécriture », *BMP*, n° 45, 1995, p. 143-152.

thèse de Matthieu Vernet montre comment le poème de Baudelaire « La Servante au grand cœur » est transposé dans le personnage de la grand-mère d'À la recherche du temps perdu<sup>32</sup>.

Au-delà des travaux déjà cités, il faut aussi tenir compte de ce qu'affirme Antoine Compagnon : « La mémoire de la littérature dans À la recherche du temps perdu, c'est cet incessant va-et-vient entre le haut et le bas, l'ancien et le moderne, le pur et l'impur, le scolaire et l'intime, le sacré et le profane, le tragique et le burlesque<sup>33</sup> ». Les études portant jusqu'ici sur l'intertextualité sont certes riches, mais assez incomplètes quant au choix des auteurs concernés. Ceux auxquels Proust a consacré des études, qu'il a pastichés et qu'il a explicitement cités sont favorisés. Mais ceux qui ne font l'objet ni de critique ni de pastiche lui importent-ils moins ? Peut-on rejeter un écrivain tel que Pierre Loti, sur lequel il n'a écrit que quelques commentaires plutôt froids en faisant l'éloge de Flaubert ou de Nerval, mais dont l'œuvre l'a consolé lors de la mort de sa grand-mère ?<sup>34</sup>

Si Proust était un critique incontestablement clairvoyant, il est vrai aussi qu'il avait une grande prédilection pour les œuvres traitant du drame de la mère, dont certaines sont actuellement négligées ou ont mal vieilli. C'est par rapport à la présence dans leur œuvre de ce thème, indissociable de l'importance accordée au personnage de la servante, que se justifie le choix des écrivains qui seront examinés : Anatole France, John Ruskin, Gustave Flaubert, J.-K. Huysmans, Edmond et Jules de Goncourt, Paul Hervieu, Alphonse Daudet, Pierre Loti, Charles Baudelaire et Anna de Noailles. Ce corpus a été établi en fonction de leur influence probable sur Proust ; c'est pourquoi ni Émile Zola ni Octave Mirbeau ne figurent comme objets d'une analyse approfondie dans le cadre de cette étude, en dépit de l'importance du thème de la servante dans leurs œuvres.

Ce type d'approche permettra de réexaminer le regard de Proust sur certaines figures de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle ou du tournant du siècle, regard qui transparait rarement à la lecture de ses textes critiques. Ceux-ci sont exceptionnellement lucides mais ne s'appliquent pas toujours aux œuvres littéraires pour lesquelles sa sensibilité s'est particulièrement émue. Ce parti pris donnera l'occasion d'étudier des écrivains dont l'influence sur Proust est méconnue, et de préciser le rôle d'auteurs tels que Ruskin, dont l'importance a été abondamment étudiée sans que les mentions concernant la servante aient retenu l'attention.

---

<sup>32</sup> Matthieu Vernet, *Mémoire et oubli de Baudelaire dans l'œuvre de Proust*, thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, Université de Paris IV-Sorbonne, 2013.

<sup>33</sup> Antoine Compagnon, « Proust, mémoire de la littérature », art. cité, p. 34.

<sup>34</sup> *Corr.*, t. I, p. 136-137, Madame Proust à Marcel [23 avril 1890].

On profitera ainsi d'études substantielles sur la perspective propre à Proust et aux autres auteurs traités, mais également d'études effectuées plus particulièrement sur Françoise, permettant de mieux cerner ce personnage complexe qui, selon l'étude statistique d'Étienne Brunet, occupe le deuxième rang après Albertine parmi les figures féminines les plus citées et qui, de plus, est présent tout au long du roman<sup>35</sup>.

De nombreux travaux lui ont été consacrés. Maurice Bardèche et Jean Milly examinent la genèse du personnage de Françoise en analysant l'avant-texte<sup>36</sup>. Jane Robertson souligne son importance lors de la maladie de la grand-mère<sup>37</sup>. Sylvaine Landes-Ferrali s'attache à comprendre le lien unissant le héros et Françoise tout au long du roman<sup>38</sup>. Christine Falah-Digeon étudie pour sa part le « code moral » de Françoise, évident au début du roman<sup>39</sup> et au moment de l'épisode de la découverte des bagues qui figure dans *Albertine disparue*<sup>40</sup>. Quant à Philippe Chardin, il analyse les rapports entre le héros et Françoise en les éclairant à partir d'autres œuvres littéraires et philosophiques<sup>41</sup>.

Dans le cadre de ses études thématiques, Jean-Pierre Richard insiste sur la sensualité associée à la consistance de l'aliment chez Proust, mettant ainsi en valeur la cuisine de Françoise<sup>42</sup>. Anne Borrel et Frédéric Bué-Proudom s'intéressent eux aussi à la cuisine dans *À la recherche du temps perdu*<sup>43</sup>. Il revient à Joan Térésa Rosasco de nous faire pénétrer dans l'espace particulier de la maison, de la cuisine, c'est-à-dire le champ d'action de Françoise<sup>44</sup>. Aude Le Roux analyse la figure de la servante comparée à une

<sup>35</sup> Jean-Yves Tadié, *Proust le dossier*, op. cit., p. 50.

<sup>36</sup> Maurice Bardèche, *Marcel Proust romancier*, Les Sept Couleurs, 2 vol., 1971 ; Jean Milly, *Proust dans le texte et l'avant-texte*, Flammarion, 1985.

<sup>37</sup> Jane Robertson, "The Relationship between the Hero and Françoise in *À la recherche du temps perdu*", art. cité., p. 437-441.

<sup>38</sup> Sylvaine Landes-Ferrali, « Françoise et le narrateur : texte, trame, tissu », *BMP*, n° 47, p. 38-57.

<sup>39</sup> Christine Falah-Digeon, « Les Lois de Françoise », *Cahiers Textuel*, n° 23, textes réunis par Évelyne Grossman et Raymonde Coudert, Université Paris VII, 2001, p. 149-160.

<sup>40</sup> Christine Falah-Digeon, « Les Bagues oubliées. Au sujet d'un épisode d'*Albertine disparue* (t. IV, p. 45-47) », *BIP*, n° 27, 1996, p. 69-77.

<sup>41</sup> Philippe Chardin, « La Dialectique proustienne des rapports maître/serviteur d'après le personnage de Françoise dans Du côté de chez "Combray" », *Quaderni Proustiani*, Associazione Amici di Marcel Proust, 2013, p. 207-221.

<sup>42</sup> Jean-Pierre Richard, *Proust et le monde sensible*, Seuil, 1974.

<sup>43</sup> Anne Borrel, « Les Cuisines de la création », *BMP*, n° 39, p. 76-85 ; Frédérique Bué-Proudom, « La Table de *Jean Santeuil*, parcours initiatique d'une sexualité », *BMP*, n° 44, p. 109-119.

<sup>44</sup> Joan Térésa Rosasco, *Voies de l'imagination proustienne*, A.-G. Nizet, 1980.



« guêpe fousseuse<sup>45</sup> ». La contribution de Gérard Genette dans *Figures II* porte sur les faits de langage de certains personnages, en particulier sur les « fautes » de Françoise<sup>46</sup>. Jamila Ben Mustapha et Sylvie Perron étudient elles aussi son langage particulier<sup>47</sup>. Le témoignage de Céleste Albaret, quelle qu'en soit la subjectivité, est une source incontestable pour connaître la vie et la pensée intimes de l'écrivain, et ce témoignage est utilement complété par le travail d'Anne Borrel<sup>48</sup>. Il faut préciser que l'étude de la personnalité de Céleste Albaret, commencée dès 1929<sup>49</sup>, se poursuit actuellement et qu'un article récent de Jean-Louis Aussibal<sup>50</sup> nous en apprend beaucoup sur elle et sur Marie Gineste.

Pour l'étude de la « femme de chambre de la baronne Putbus », je me suis aussi appuyée sur la thèse de Jo Yoshida et celle de Takaharu Ishiki<sup>51</sup>, qui ont étudié la genèse et l'évolution de ce personnage. Un article de Sophie Duval évalue la portée allégorique des domestiques dans *À la recherche du temps perdu*<sup>52</sup>. Quant à l'étude des manuscrits, quoique limitée à certains passages, appuyée sur les transcriptions des carnets et cahiers publiés par des spécialistes, elle m'a permis de retracer en partie l'évolution de ce thème dans la genèse d'*À la recherche du temps perdu*.

Cette recherche, centrée majoritairement sur le thème de la servante et dans le même temps soucieuse de relever les traces de contamination des imaginaires et des styles, met en lumière une « polychromie intertextuelle<sup>53</sup> ». Chaque chapitre, ciblant un écrivain, contient des éléments qui ont pu guider la main de Proust.

<sup>45</sup> Aude Le Roux, « La Guêpe fousseuse ou l'imaginaire entomologique de Proust », *BIP*, n° 31, 2000, p. 123-130.

<sup>46</sup> Gérard Genette, « Proust et le langage indirect », *Figures II*, Seuil, 1969, p. 223-294.

<sup>47</sup> Jamila Ben Mustapha, « Langages, classes sociales et narrateur dans la *Recherche* », *BMP*, 2006, n° 56, p. 63-73 ; Sylvie Pierron, « La "langue Française" dans *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust », *Littérature*, n° 116, 1999, p. 47-58.

<sup>48</sup> Anne Borrel, « Les Souvenirs de Céleste », *BMP*, n° 24, 1974, p. 1827-1838.

<sup>49</sup> Paul Dropy, « Les Courrières de Marcel Proust », *Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron*, Procès-verbaux des séances de la Société des lettres sciences et arts de l'Aveyron, 1929, p. 316-323.

<sup>50</sup> Jean-Louis Aussibal, « Marcel Proust et le Rouergue. Autour de Céleste Albaret, la "presque Aveyronnaise" courrière ! », *Études Aveyronnaises. Recueil des travaux de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron*, vol. n° 2012, p. 297-327.

<sup>51</sup> Jo Yoshida, « Proust contre Ruskin. La Genèse de deux voyages dans la *Recherche* d'après des brouillons inédits », thèse de doctorat, Université de Paris IV-Sorbonne, 1978, 2 vol. ; Takaharu Ishiki, « Maria la hollandaise et la naissance d'Albertine dans les manuscrits d'*À la recherche du temps perdu* », Université de Paris III, 1986, 2 vol.

<sup>52</sup> Sophie Duval, « Allégories domestiques proustiennes : Charité, Envie, Impureté », dans *Swann le centenaire*, sous la direction d'Antoine Compagnon et Kazuyoshi Yoshikawa, Éditions Hermann, 2013, p. 205-222.

<sup>53</sup> Matthieu Vernet, thèse citée, p. 484.

La première partie cherchera à déterminer l'esthétique de Proust telle qu'on peut l'envisager dans le personnage de la servante, à partir de la relation intertextuelle avec Anatole France, modèle principal de Bergotte, écrivain très sensible à la relation entre le maître et sa servante, ainsi qu'au côté esthétique de leur langage. Seront ensuite envisagées la correspondance et l'œuvre de Gustave Flaubert. Celui-ci se montre non moins sensible dans ses lettres que dans ses romans à la présence de la servante, mais il traite ce sujet de manière différente, ce qui conduit à s'interroger sur la question du lien entre la vie et l'œuvre. On se penchera ensuite sur l'intérêt de Proust pour John Ruskin, dont la compassion pour les humbles comme sa propre servante se reflète dans une œuvre qui entend relier l'art et la vie quotidienne. Dans ce chapitre, le contexte social de l'époque et le rôle du christianisme, qui idéalise volontiers l'image de la servante, auront une place importante. On évoquera notamment les éléments religieux transposés dans le personnage de Françoise qui « offre un abrégé de la culture religieuse de Proust<sup>54</sup> » sans être pour autant une sainte servante chrétienne, en tenant compte des rapports avec Huysmans, qui attribue un rôle important aux domestiques dans *La Cathédrale*.

La deuxième partie portera sur la question du dévouement de la servante et de la mère, en particulier dans le théâtre de Goncourt, chez Paul Hervieu et Alphonse Daudet : seront pris en compte non seulement des pièces écrites, mais aussi le contexte de la représentation. Il y aura lieu de s'attarder sur la vie de Réjane, dont la passion maternelle et la mort héroïque ont inspiré les dramaturges de l'époque. Puis c'est le personnage de la grand-mère qui retiendra mon attention, en particulier son évolution vers le rôle de servante, au point de devenir au cours du roman une véritable incarnation de l'altruisme. Un lien s'établit aussi avec l'œuvre de Pierre Loti qui porte toujours un regard plein de compassion sur les vieilles femmes, et avec celle de Baudelaire qui manifeste des sentiments analogues, mais de manière plus complexe. Ce qui conduit à aborder la question de l'ingratitude, puis le jeu des analogies et des oppositions qui se manifestent entre la grand-mère et la servante lorsqu'il s'agit de faire face à la vocation littéraire du héros.

La troisième partie traitera de la fascination de Proust pour un certain type de femme issue de la classe populaire, avec notamment le personnage énigmatique de « la femme de chambre de la baronne Putbus ». L'examen portera d'abord sur l'imaginaire suscité par l'expression « femme de chambre », qui désigne particulièrement la domestique au service d'une femme de qualité, dont l'image contradictoire, aux antipodes de celle de la

---

<sup>54</sup> Stéphane Chaudier, *Proust et le langage religieux. La cathédrale profane*, Champion, coll. « Recherches proustiennes », 2004, p. 55.

servante, icône du dévouement, éveille souvent les rêveries fantasmagoriques du désir. L'examen du texte préparatoire révèle l'évolution de ce personnage, qui subit bien des modifications avant de devenir l'image d'une femme à la fois facile et inaccessible. L'intérêt se portera enfin sur Anna de Noailles, qui partage avec Proust une attirance pour le charme ambigu de cette figure, et sur le dialogue qui se crée entre leurs écritures, révélateur de la façon dont Proust tente de nouer l'idéal et la réalité.